

Épître aux physiciens

Si les quanta m'étaient contés

La physique amusante de Jacques Réda, Gallimard, 120 p.

Lettre au physicien. La physique amusante II de Jacques Réda, Gallimard, 126 p.

Guillaume Asselin

Numéro 243, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68466ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Asselin, G. (2013). Compte rendu de [Épître aux physiciens : si les quanta m'étaient contés / *La physique amusante* de Jacques Réda, Gallimard, 120 p. / *Lettre au physicien. La physique amusante II* de Jacques Réda, Gallimard, 126 p.] *Spirale*, (243), 59–60.

Épître aux physiciens

Si les quanta m'étaient contés

PAR GUILLAUME ASSELIN

LA PHYSIQUE AMUSANTE de Jacques Réda

Gallimard, 120 p.

LETTRE AU PHYSICIEN. LA PHYSIQUE AMUSANTE II
de Jacques Réda

Gallimard, 126 p.

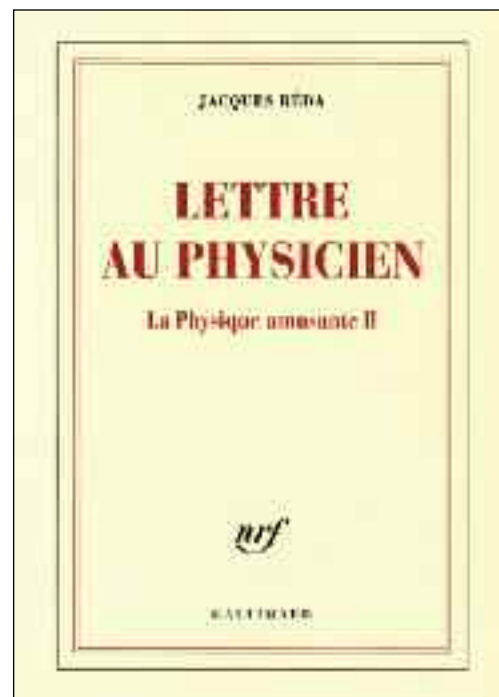
*Je pense donc timidement
Que la Physique est un roman,
Un hymne, une ode, une épopée,
Une métaphysique aussi...*

Il y a plusieurs, parmi les poètes, à lancer des ponts et tendre des passerelles en direction des sciences, où certains d'entre eux ont même fait leurs classes, comme Bachelard ou Bonnefoy. Plus près de nous, je pense à Quignard s'étonnant, en entrevue, qu'il n'y ait pas plus d'écrivains, d'intellectuels ou de philosophes qui s'intéressent aux découvertes de l'astrophysique, de l'ethnologie ou de la psychiatrie pour réinterpréter les conditions de l'expérience à la lumière des bouleversements qu'elles entraînent au regard de l'idée qu'on se fait du Réel, aussi bien que dans notre manière de voir le monde. Je pense également à Novarina, à sa « *physique séraphique* » où l'Espace, le Temps, le Vide, la Matière, le Nombre et l'Énergie constituent les principaux acteurs de son théâtre reconverti en un « *champ de forces* » où l'écrivain, maniant les mots, a la « *[s]ensation d'avoir affaire à des atomes et à des molécules en mouvement* ». Et c'est sans parler des poètes-géomètres, comme le Guillevic des *Euclidiennes*, ou des poètes cosmiques, comme Hugo ou le Supervielle des *Gravitations*. Mais les savants ne sont pas en reste, qui font le chemin en sens inverse. Voyez les *Théorèmes poétiques* de Barasab Nicolescu, le *Noir soleil* ou *Le bâton d'Euclide* de Jean-Pierre Luminet ou Hubert Reeves observant *L'espace prend[re] la forme de [s]on regard*. Tous fils de Lucrèce qui, parmi les premiers, a su mettre le vide en vers, donné la parole aux particules — chanté le chant de l'Univers.

NOVUM DE RERUM NATURA

Jacques Réda reprend ici le flambeau et, sur les pas du poète d'Épicure, y va de son propre *De rerum natura*, dont il reproduit la métrique aussi bien que l'entrée en matière avec une adresse aux Muses où entre un peu de l'*Odyssee* d'Homère. Mêlant les mètres au gré des objets et des sujets, il nombre la nuit d'où nous sommes issus, brimborions de bric et de broc barbant ferme sur l'éther, vers la planète promise au bout du « *brûlant brouillon* ». Il faut le voir détailler les tores et les mailles de cet « *immense tricot des mondes* » qui ondoie « *[s]ous le diapason céleste d'Érato* », le regarder défiler ces « *espaces en pelotes* » où Calabi-Yau ont fait se replier les mondes en un mouchoir à onze dimensions. Un pur ravissement ! La physique regorge ainsi d'innombrables leçons de vertige pour qui se plaît à flirter avec l'infini, s'immergeant ici dans les nuages ioniques des nébuleuses, là plongeant au vif de la matière grouillant sous le bourdon des fermions et des bosons.

Au pays des particules, le poète est roi qui, non content de les voir se multiplier et se diviser sans cesse sous l'œil électronique des scientifiques quand on croyait en être



enfin venu à bout, se plaît à en inventer de nouvelles. Écrire, penser, n'est-ce pas, jusque dans une certaine mesure, donner corps à l'invisible, trouver par quel bout s'assurer une prise sur l'impalpable ? Voici donc le « *spation* » et le « *chronion* » qui dotent l'Espace et le Temps, dont Einstein a fait d'inséparables jumeaux, d'une texture, d'un *grain* que le rêveur peut désormais rouler entre ses doigts de brume comme les billes d'un chapelet en songeant à tous les possibles qui y sont en germe. Mais mon préféré est sans conteste le « *cogiton* », ce « *granule psychique* » qui pourvoit enfin le

flux mental de son propre véhicule. Nanti d'une assise matérielle, le cogito cartésien s'en voit fondamentalement altéré, dans la mesure où l'activité de penser ne renvoie plus seulement au sujet, mais à son miroir matériel sous la forme d'un objet chargé d'en authentifier l'existence : « *Je pense, donc il est* ». Il faudrait pourtant se garder d'y voir un parti purement matérialiste, souscrivant à l'impératif objectiviste des sciences : la formule implique tout aussi bien que la pensée crée la matière, qui n'est jamais que le reflet ou la sédimentation de l'esprit dans l'espace. Nous ne sommes pas loin des *Védas* ou de Teilhard de Chardin suivant lesquels l'Esprit, Dieu ou Brahma — qu'importe le nom — émerge à la conscience de lui-même à travers le monde des formes qu'il suscite pour se connaître dans le déploiement et l'actualisation de ses propres pouvoirs : « *N'est-ce pas l'Univers qui, voulant se connaître, / Se scruter à l'écart de son propre fracas, / Ouvrit le champ Pensée et, par cette fenêtre, / Se penche sur son cas ? // Elle est le microscope ou bien le télescope / Sous lesquels il se fait son propre observateur, / Lui qui tout à la fois s'exécède, s'enveloppe, / Et mobile et moteur.* »

NÉO-MYTHOLOGIE

Dieu — « *le mot revient sur nos lèvres amères / Du plus profond des temps* » — que l'on croyait avoir définitivement évincé de l'équation, rapplique ainsi de manière inopinée, réinvestissant la scène sous un jour plus *scientifically correct*. Il suffit d'en rationaliser les pouvoirs en les assimilant aux forces physiques pour que, réincarné sous l'espèce de « *Grand Attracteur* », il continue d'exercer son « magnétisme » sans que la Raison y trouve à redire : « *Voici recommencée / L'Histoire sainte au cœur obscur de l'Élément.* » Dieu ne s'est-il pas vu, au reste, attribuer sa propre particule (le boson de Higgs, surnommé « *la particule de Dieu* »)? Aux dix commandements vient s'en ajouter un onzième, lequel se présente moins comme un ordre que comme un défi lancé aux savants — soudain projetés dans le rôle d'enquêteurs-métaphysiciens — de débusquer, dans l'incommensurable fouillis de ce « *bazar astral* », celui que l'on se plaît à imaginer sous l'espèce de Grand Architecte : « *Sondez tous ces miroirs où s'étoile Ma piste : / Le fin mot de l'énigme est là, sous votre nez.* » Hugo ne disait-il pas, déjà, que les « *sciences sont des feuilles faites dans Dieu* »? Les trous noirs, l'énergie

sombre, les attracteurs étranges ne se désignent-ils pas tout *naturellement* comme de nouveaux mystères? L'Antéchrist, en tant que double négatif du Fils et contrepartie du monde divin, n'est-il pas lui-même resuscité au cœur de l'anti-matière?

La cosmogonie est elle-même repensée sous les auspices d'un Dieu distrait dont le *fiat lux* tient plus de la gaffe que d'un projet concerté : « *Tout aurait ainsi commencé : / Un Dieu qui n'était pas pressé / Tirait des plans sur la comète / Et, dans un gaz surconcentré : / Bang! (l'aurait-on enregistré?) / Craqua soudain une allumette.* » Une nouvelle mythologie se déploie ainsi sur les ruines de l'ancienne, avec un Lucifer « *exporte-lumière* » transformé en satrape-sprinter fuyant devant le photon que le Pantocrator a lancé à ses trousses, lui-même métamorphosé en « *devin ondulant* » buvant les obstacles qui se dressent sur son chemin.

POUR UNE PHYSIQUE CONTEMPLATIVE

« *Il y a deux savoirs : l'un dissèque et l'autre contemple* », note Réda, qui travaille à rendre poreux le mur séparant le laboratoire du temple ou de l'oratoire. On le sait au moins depuis Heisenberg : à l'échelle quantique, l'action même d'observer modifie la façon dont les phénomènes se manifestent et nous apparaissent. C'est dire que le sujet, que la science s'est si longtemps évertuée à chasser de son champ d'investigation, doit lui-même être intégré à l'équation, puisque le fait même de le séparer de l'objet fausse la perception des choses. À la physique *hard* d'obéissance prométhéenne, qui tente d'arracher à la Nature ses secrets en couchant les phénomènes sur le lit de Procuste de la technique, n'ayant en vue que l'utilité des fins, le poète-savant et le savant-poète opposent une « *physique de contemplation* », pour reprendre l'expression de Robert Lenoble. Mise en œuvre à travers le discours, l'imagination, le raisonnement et l'activité artistique telle que la concevaient le Platon du *Timée*, les Épicuriens ou les Stoïciens et telle que la réarticuleront les Romantiques à travers leur *Naturphilosophie*, elle postule qu'on ne peut véritablement connaître le monde tel qu'il est qu'en en épousant et en en reproduisant les rythmes au plus près de soi, à travers les scansionnements de son sang et le battement de ses vers — en phase avec le pouls de l'Univers. C'est dire qu'on ne peut

pénétrer la nature profonde de la *phusis* qu'en retrouvant, dans le déploiement même de la parole, le mouvement de genèse qui porte les choses à l'apparaître, puisque matière et esprit obéissent à des lois analogues : « *qui se sera penché / Tant soit peu vers le fond de sa propre psyché, / Aura vu s'exercer sous une même égide / Les forces et les lois qui, de façon rigide, / Administrent le grand empire du Cosmos. [...]* Et notre inconscient, où Freud instrumenta, / A les étrangetés du monde des quanta ». Composer un poème, dans l'optique de Lucrèce et de ses héritiers, au nombre desquels il faut désormais compter Réda, c'est connaître l'Univers comme poème, percevoir la structure poétique du monde comme germination, jaillissement, floraison, *energeia* — se connaître soi-même comme partie d'un Tout auquel nous sommes organiquement liés, la pensée câblée sur les particules, l'esprit directement en prise sur la matière et l'Univers. Ce qui n'est bien évidemment possible qu'à travers une *parole pulsatile*, profondément ancrée dans le roc du Vivant, enracinée dans l'humus des phénomènes : « *Nous sommes alors en osmose avec l'essentiel / Et de connivence profonde avec l'énigmatique. / Ni plus bas que l'atome ni plus avant dans le ciel, / Mais inséparable du fonds organique et mythique, // Être est notre savoir. Il suffit de le célébrer, / Alors qu'en permanence on voit l'Homme faire la gueule / Comme si d'avoir eu la nuit muette pour aïeule / Lui faisait un devoir de vivre enténébré.* »

De cette « *physique amusante* » que son titre place d'emblée sous le signe du *gai savoir*, sourd une profonde sagesse, un existentialisme joyeux sachant s'extasier et s'enthousiasmer devant tant de beautés et d'énigmes que la science fait se déployer devant nos yeux et nos esprits émerveillés. Si la Nature est un « *fakir* » aux mille et un tours et détours, la Physique est une « *pythonisse* » qui rend ses oracles sous l'espèce d'équations, qu'il revient au poète de décrypter et d'interpréter en faisant parler les chiffres et les nombres au moyen de ses vers dorés, parfaitement cadencés. Le gouffre au-dessus duquel siégeait l'antique Pythie, juchée sur son trépied, a désormais pris la forme d'un trou noir, dans lequel je me plais à voir, comme Réda dans le vide, la « *marmite du Possible* » où « *l'impensable bout* ». N'est-ce pas, aussi bien, la meilleure définition que l'on puisse donner du poème? ⊥